



*Le Régiment de Carignan
et les Filles du Roi*

tiré du volume
Les canadiens d'autrefois de

Robert de Roquebrune

À propos du

Régiment de Carignan

où il mentionne
la Roque de Roquebrune
(Philibert Couillaud)

Originales des pages 99 à 103

Les officiers et soldats de Carignan qui se fixèrent dans la colonie, ont constitué un ferment humain d'une grande valeur chez un petit peuple qui eut à se battre sans cesse et sans répit. Le maréchal de Noailles disait dans ses Mémoires: « La colonie du Canada a été formée par des soldats et de son extraction militaire vient le courage de ses habitants ».

On a oublié en France, de nos jours, ce que c'était que l'armée au temps de la monarchie. L'immortel drapeau tricolore a obscurci la gloire du drapeau blanc fleurdelisé. C'est pourtant celui de Jeanne d'Arc, d'Henri IV et de Condé. L'armée française était alors composée de volontaires. La noblesse était obligée au service. L'honneur l'y forçait. C'était l'impôt du sang. Mais les roturiers en étaient exempts. Le recrutement se faisait par des racleurs. On ne demandait au soldat que d'avoir la taille réglementaire, au moins cinq pieds trois pouces (certains régiments, comme Royal-Vaisseau, exigeaient la haute taille). Aucun registre n'était tenu des états civils. A l'armée, les hommes devenaient La Franchise, La Bonté, La Victoire, La France, Breton, Parisien, Champagne, La Violette, Jasmin, La Fleur, Potdevin, Bellehumeur et ces surnoms étaient inscrits sur les rôles des capitaines avec les signalements, à cause des désertions. Tu t'appelleras Belle-Rose, dit un officier à un engagé dans *Le soldat parvenu*, de Mauvillon. Tous les soldats de Rocroi, de Denain, de Fontenoy se sont appelés Bellehumeur, La Rose ou Champagne.

Les soldats du régiment de Carignan portaient ces surnoms. Formé par le prince de Savoie-Carignan, ce régiment, commandé par le marquis de Sallières, était cantonné dans le duché de Nevers lorsqu'il reçut des compagnies des régiments de Gassion, de La Roque et fut envoyé en Hongrie combattre les Turcs. Sous le commandement du maréchal de La Feuillade et du brave comte de Coligny, les troupes françaises sauvèrent alors l'Europe. A la bataille du Raab et de Saint-Gothard, le grand vizir Ahmet Koproli fut battu. La Tulippe, Brind'amour, La Ramée, Jolicœur, Vadeboncœur et Sans-Quartier se conduisirent en héros. On retrouve leurs descendants au Canada où des familles portent toujours ces glorieux noms de guerre.



En 1665, Louis XIV, sous l'inspiration de Colbert, décida l'envoi de troupes dans les colonies françaises d'Amérique et c'est Carignan qu'il expédia au Canada. Les hommes qui venaient de battre les Turcs allaient battre les Iroquois. Le marquis de Tracy, arrivant des Antilles et de Cayenne où il avait maté les Frères de la Côte et chassé les Hollandais, mena la guerre contre les Iroquois avec vigueur, les força à se soumettre et à garder la paix pendant quelques années, ce qui permit à la colonie de se développer et de prospérer. Ce Tracy était un rude soudard, jadis mêlé à la Fronde dans le parti des princes, par amour pour la duchesse de Longueville, puis rallié à Mazarin. Conrart le traite de « franc Picard », ce qui est obscur. Mais le franc Picard était plein d'expérience militaire. Son passage au Canada sauva la colonie.

La présence à Québec de Tracy et du régiment de Carignan modifia l'existence des habitants. Le lieutenant-général déployait un faste jusque-là inconnu dans la ville. Il possédait une Maison militaire et civile, ne sortait dans les rues qu'accompagné de pages et de gardes portant les couleurs du Roi. Le chevalier de Chaumont-Quittry commandait les gardes, Angers de Plainval présidait aux réceptions. La haute société canadienne se pressait aux fêtes du vice-roi. Au contrat de mariage d'Angers qui épousait une Canadienne d'illustre famille, on vit arriver toute la noblesse chez le marquis de Tracy où se signait « l'acte notarial » : les Le Gardeur de Repentigny, Couillard de l'Espinay, Bissot de Vincennes, Guyon du Buisson, Morin de Saint-Luc etc. C'est vers cette époque que se donna le premier bal de la colonie, chez les Chartier de Lotbinière. Le *Journal des jésuites* le signale avec réprobation.

Les Canadiennes avaient le goût des parures, de la vie mondaine. Tracy écrivit au Roi que les toilettes pour les femmes avaient une grosse vente au Canada et le voyageur suédois Peter Kalm dira plus tard que, les vaisseaux ne venant dans la colonie que tous les douze mois, on considère comme mode pendant toute l'année ce que les passagers ont apporté. Le clergé tonnait contre ces frivolités et l'évêque Saint-Vallier faisait des mandements contre les fontanges et les robes décolletées. Mais jamais les sermons n'ont empêché les Canadiennes de suivre la mode et d'aller au bal.

Les hommes du régiment de Carignan étaient tous des jeunes gens non mariés. Le roi leur proposa de se fixer au Canada. La moitié de l'effectif accepta. Officiers et soldats s'établirent sur les bords du Saint-Laurent où des villages portent encore les noms des compagnies. « Le bonhomme Contre-cœur est un peu ivrogne, disait Tracy, mais il s'est marié à une Canadienne et peut faire une habitation. » Le bonhomme Contre-cœur était un dauphinois qui avait épousé une Denis de la Trinité, d'une famille canadienne récemment anoblie. Des officiers, des soldats de la compagnie de Contre-cœur reçurent des « habitations » dans le voisinage de leur capitaine. Jarret de Verchères, Emery de Coderre, Jarret de Beauregard, La Roque de Roquebrune, Favreau Deslauriers, Bony de La Vergne s'établirent proches les uns des autres. Il y eut là, sur les deux rives du fleuve, une petite société formée d'anciens compagnons d'armes. Quelques-uns avaient trouvé femme à Montréal. Les ménages recevaient cinq arpents, cinq bêtes à cornes et cinq fusils.

Ces soldats de Carignan semblent avoir accepté de rester dans la colonie avec joie. Peut-être Verchères songeait-il parfois à ses montagnes dauphinoises et La Vergne à ses collines du Limousin. Roquebrune n'évoquait-il pas l'Armagnac et les quatre tours du château dont il portait le nom et Gaultier de Varennes la douceur angevine ? Mais Dauphinois, Gascons et Angevins étaient définitivement des Canadiens. C'est donc que quelque chose leur plaisait dans la vie canadienne. L'immense liberté qu'ils avaient trouvée dans la colonie fut sans doute l'un des grands charmes du pays nouveau. Etre libre, quelle enivrante réalité pour un sujet de Louis XIV !

Tous les hommes de Carignan n'avaient pas trouvé à se marier car il n'y avait pas assez de femmes dans la colonie pour tant de garçons. Les Canadiens n'épousaient pas les « Sauvages ». Il a été prouvé par l'état civil que les mariages avec des Indiennes furent très rares. « La belle sauvage » est une invention romanesque. Elles étaient laides et sales. C'est pourquoi, prévenus par les gouverneurs et intendants, le roi et Colbert envoyèrent des jeunes filles françaises pour épouser les colons. On les appelait les Filles du Roi parce qu'elles recevaient une dot du souverain en se mariant.



Choisies avec grand soin, elles étaient de bonnes familles, souvent de familles nobles. En 1671, il y a quinze filles nobles parmi celles qui débarquent. Certaines avaient de la fortune et Talon fut obligé de faire nommer un avocat et un procureur en France pour s'occuper des biens qu'elles y avaient. L'intendant recommande qu'on n'envoie au Canada que des femmes saines. « Que pas une ne soit contrefaite, » dit-il. Et il insiste pour qu'elles soient robustes et capables d'avoir beaucoup d'enfants.

Ces navires de jeunes filles qui arrivaient à Québec portaient l'avenir d'une nation. Quand les frégates du Roi étaient signalées, le gouverneur faisait savoir par toute la colonie que des femmes allaient débarquer. Les curés l'annonçaient au prône, les seigneurs le faisaient crier dans les concessions. Alors, ces hommes sans femmes accouraient à Québec où ils attendaient les navires avec impatience. Officiers, marchands, colons allaient recevoir du Roi la compagne attendue. Là-bas, sur le fleuve, vers l'Île-aux-Coudres, leurs futures épouses venaient vers eux, poussées par le vent. Jamais tant de poésie incertitude n'a été mêlée à la formation d'un peuple. Quand les grands navires s'arrêtaient en rade et jetaient l'ancre, une nuée de barques et de pirogues se rangeait à leur coupée. Les jeunes gens montaient à bord, aidaient les jeunes personnes à débarquer, portaient leurs bagages. Ainsi les premiers contacts s'établissaient. Le gouverneur donnait des bals au château, on dansait, on soupa. Il y avait des baisers échangés, des aveux. On allait vite. Au bout de quinze jours, écrivait l'intendant Talon à Colbert, « au bout de quinze jours, Monseigneur, toutes les jeunes filles se sont mariées ».

Elles arrivaient dans la colonie sans savoir qui elles épouseraient. Quelle aventure singulière ! Mais n'était-il pas passionnant de se marier avec un jeune inconnu ? La plupart de ces unions semblent bien avoir été heureuses. Toutes furent fécondes. Les enfants naissaient au Canada avec une profusion admirable. Le bon Père de Charlevoix a prétendu que c'était à cause « de l'air du pays ». L'ursuline Marie de l'Incarnation écrit : « Cela est étonnant le grand nombre d'enfants très beaux qui naissent chaque année. » Certaines de ces jeunes femmes devinrent les ancêtres de familles illustres dans l'histoire du Canada. Mademoiselle Mullois de La Borde épousa Eschailon de Saint-Ours. D'elle sont venus ces Saint-Ours, tous soldats, qui se sont tant battus pour la colonie et dont l'un fut tué avec

Montcalm en 1759. Ces filles avaient autant de courage et d'énergie que les hommes qu'elles épousaient. Mademoiselle de Roybon d'Ollonne, fiancée à Cavalier de LaSalle, fit la traite des fourrures sur la concession du haut Saint-Laurent qu'elle tenait de lui; attaquée dans son fort par les Indiens, elle fut prisonnière avec trois soldats, crut mourir au poteau de tortures mais fut délivrée par des Anglais et envoyée à New York. Le colonel Dongan la renvoya à Montréal. Elle ne se maria jamais, porta toute sa vie le deuil de Cavalier de LaSalle assassiné par ses compagnons au cours de son expédition du Mississipi.

Souvent, du même navire, avec les femmes débarquaient des garçons et des chevaux. Les lettres de l'intendant apprennent qu'en 1669 sont arrivées dix jeunes gentilshommes, des étalons, des « cavales » et cent cinquante filles dont des demoiselles nobles. Le Roi peuplait militairement la colonie.

De ces Français et de ces Françaises est sorti le peuple dont l'intendant Hocquart disait : « les Canadiens sont grands, bien faits, vigoureux », et Charlevoix : « Tout ici est de belle taille et de la plus grande beauté dans les deux sexes ». La plante-homme naît en certains pays plus forte qu'ailleurs, a prétendu Stendhal. La variété française de la plante-homme a certainement pris au Canada une vigueur et une énergie magnifiques. Il semble qu'il ait suffi que ces filles et ces garçons de France eussent traversé l'océan pour acquérir les qualités qu'il fallait dans un pays où le courage et la force étaient nécessaires.

Ils y avaient trouvé les aventures, la lutte et même le bonheur. Cent ans avant la révolution française, les Canadiens étaient des hommes libres et égaux et c'est le plus absolu des rois de France qui leur avait fait ces dons merveilleux. De sorte que c'est Louis XIV qui a fondé la démocratie canadienne.